

A. fr. AACIER chez Gautier de Coinci : Le littéralisme juif

Pierre-Yves BADEL

Aacier est la première entrée du *Glossaire* de Gautier de Coinci qu'a procuré Olivier Collet. On lit donc :

AACIER; AACE, ind. pr. 3; emploi trans., — les dens (denz). **I Mir 11**, 218, **I Mir 44**, 113, **II Dout 34**, 1960, mettre l'eau à la bouche, faire envie à, inciter. ¹⁾

Ces gloses traduisent, semble-t-il, et amplifient celles de l'*Altfranzösisches Wörterbuch*, dont nous ne retenons que ce qui porte sur la locution *aacier les denz* :

Aacier : *aacier les denz*, den Mund wässern machen, lüstern machen ; *Tu me fais aachier les denz* (Jahrbuch VI. 169. 133) [il s'agit du *Garçon et l'Aveugle*]. Zum Zubeissen reizen [suivent les renvois à Gautier].

Les gloses du Tobler-Lommatzsch comme celles de Collet ne laissent pas de surprendre. Si *aacier les denz* n'existe plus, *avoir les dents agacées* est une expression encore bien vivante et son sens est indiscutable : c'est souffrir d'un mal qui vient de l'acidité des fruits mangés. Le sort de l'expression est, à vrai dire, très lié en littérature à un dicton biblique. On relève ainsi dans le *Littre* au moins deux citations qui y font allusion : «Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en sont agacées» (Bernardin de St-Pierre, cité s. v. *agacé*) et, plus anciennement, dans l'*Institution chrétienne* de Calvin (cité s. v. *agacer*) : «Les Israelites, ayans esté longuement affligez de diverses calamitez, avoyent un proverbe commun, que leurs peres avoyent mangé du vert-jus, et que les dens des enfans en estoient agacées». Le dicton en question se lit en effet deux fois dans la Bible :

Patres comederunt uvam acerbam, et dentes filiorum obstupuerunt (Jer. 31, 29) — Patres comederunt uvam acerbam, et dentes filiorum obstupescunt (Ez. 18, 2).

Autrement dit, le péché des pères retombe sur les fils, qui paient pour eux. ²⁾

Si Gautier de Coinci avait donné à l'expression *aacier les denz* le sens de «faire saliver, faire convoiter», ce serait un véritable coup de force contre l'usage commun. Cette hypothèse ne tient pas, bien sûr ³⁾.

Le premier texte de Gautier ne laisse pas de place au doute. Il s'agit de vers qui polémiquent contre les juifs, dont le bénédictin écrit :

Mout se vantent de letreüre,
Mais n'entendent de l'Escriture
Ne l'efficace ne la force.
De la nois vont runjant l'escorce,
Mais ne sevent qu'il a dedens.
Pechiez leur aace les dens.
Ne sevent tant que brisier sacent
L'escaille et le noiel fors sachtent.
Petit vaut noiz qui ne l'escaille,
Li noialz gist desoz l'escaille.
L'Escriture n'entendent mie.
La croste en ont et nos la mie. ⁴⁾

Les juifs sont accusés de ne pas comprendre l'Écriture. Il leur est reproché l'interprétation littérale qu'ils en font. Gautier reprend contre eux des métaphores chères aux exégètes chrétiens qui ont construit à partir de l'opposition paulinienne entre la lettre et l'esprit une théorie de l'interprétation : c'est ainsi qu'il oppose dans le dernier vers cité la mie du pain à sa croûte, et, dans l'ensemble du passage, le noyau de la noix à son écorce ou, plus précisément, à son écale, c'est-à-dire à l'enveloppe verte qui recouvre la coque ligneuse ⁵⁾. Il suffit de mordre dans cette écale pour en vérifier l'acidité et saisir le sens de l'expression discutée !

Sans multiplier les citations, nous renverrons à ce qu'écrivit Jean Longère de

la conception de l'exégèse qui s'exprime dans les sermons des maîtres parisiens du XII^e siècle : «Il faut enlever la cosse, la paille, l'écorce, la coquille de la lettre pour trouver le fruit, le grain, la moelle ou le noyau du sens spirituel, [...] réserver au Juif l'écorce de la lettre» ⁶⁾. Que les juifs ne saisissent que l'écorce de la lettre, c'est ce qui est répété à l'envi par les apologistes chrétiens, comme le montrent ces quatre citations relevées dans les ouvrages de Longère et de Gilbert Dahan :

Sensus vero superficialis litterae exterior multos fecit errare, ut Iudaeos et haeticos (Raoul Ardent, mort vers 1200).

Videamus quantum in premissis verbis contineatur mysterium, ut ablata rubigine de argento egrediatur vas purissimum, et litteratori Judeo dimisso cortice littere, nucleo vos reficiamus spiritualis intelligentie (Pierre de Poitiers, chancelier de l'Église de Paris entre 1193 et 1205). ⁷⁾

Illi [Iudei] omnem veteris instrumenti scripturam, in qua litteralem sensum possunt invenire, ad litteralem semper accipiunt [...] Allegoriam vero nunquam, nisi cum alium non habent exitum, recipere solent (Barthélémy d'Exeter, *Disputatio contra Iudaeos*, 3^e quart du XII^e siècle).

Littera enim occidit, quia Iudei stantes in littera moriuntur (Jean de la Rochelle, mort en 1245). ⁸⁾

Avant tous ces auteurs, vers 1144-1147, Pierre le Vénérable avait écrit en s'adressant à un Juif imaginaire ces lignes qui unissent la critique des juifs, la référence paulinienne et la métaphore classique de l'exégèse :

Sequeris tu quandoque in illis *litteram mortificantem*, sequor ego semper in illis *spiritum uiuificantem*. Rodis tu corticem, edo ego medullam. ⁹⁾

Il va sans dire que les commentateurs chrétiens n'ignoraient pas tous l'immense travail exégétique accompli par les commentateurs juifs depuis des siècles. Il va sans dire que, s'ils accusaient de littéralisme ces derniers ¹⁰⁾, c'était

parce qu'ils leur reprochaient de ne pas partager cette conviction qui était celle des Pères et que Henri de Lubac a parfaitement exprimée en écrivant : «Comme il est l'exégèse de l'Écriture, Jésus-Christ en est aussi l'exégète» ¹¹⁾. Les juifs ont refusé de lire la Bible à la lumière de l'avènement du Christ comme ils ont refusé de voir dans l'Ancienne Alliance la préfiguration de la Nouvelle.

La littérature en français a répercuté ce thème de la littérature savante, cela à date ancienne, puisqu'on le rencontre dans le *Bestiaire* de Philippe de Thaon :

La letre ocit, ço dit,
E li espiriz vit.
[... ..]
Judeus literature
Tant entent d'escripture,
N'entent allegorie,
Ne set que signefie. ¹²⁾

«La lettre tue, dit-il, et l'esprit fait vivre. [...] Le sens littéral, c'est tout ce que le juif comprend de l'Écriture, il ne comprend pas l'allégorie, il ne sait pas ce qu'elle signifie». Sanson de Nanteuil assimile de même aux juifs les *imprudentes*, les «nent pensé», des Proverbes I, 22, qui, littéralistes, haïssent l'enseignement de l'Écriture :

Li nent pensé com longement
Harrunt sage doctrinement ?
Cil nent sunt coingte ki d'aprendre
Ne de spiritelment entendre
Ne se volent pas entremetre
Fors d'oïr simplement la letre.
Spiritual sens unt en haënge
E as appris donent blastenge.
Ço quë il sevent lor est sez,
Kar a salu suffist asez.
Des felons ci, qu'el [nent] net die,
Ki l'avenement de Messie

Unt, par mesconoistre, atendu,
Ke nos avuns receü ;
Si filz sumes regeneré
Par grace de cristienté.
Ceste creance salve e veire
Hëent encore Judei acreire ;
Encore se dampnent de tel guise
En tel porverse mescointise. ¹³⁾

Comme Philippe de Thaon, Guillaume le Clerc cite saint Paul (2 Co. 3, 6), puis condamne le littéralisme juif :

Li Jueu, qui ne voelent mettre
Ne sens ne figure en la lettre,
Sont deceü mult laidement
Ne veient pas parfondement :
Le grein gardent trestot enter,
Tant qu'il porrist en lor germer. ¹⁴⁾

Près de deux siècles plus tard, Philippe de Mézières parle encore des «Juifz, mescreans et obstinez en l'escorce de la lectre» ¹⁵⁾.

Que dit donc Gautier de Coinci ? Pour lui, les juifs ne comprennent pas l'Écriture. Ils s'en tiennent à sa lettre. Ils sont donc pareils à des gens qui s'essaieraient à ronger l'écorce d'une noix et qui n'en retireraient que mal aux dents, incapables qu'ils seraient de comprendre qu'il faut briser la noix pour en goûter le noyau, la chair, la substance. Les Juifs rongent l'écale et son acidité leur «agace» les dents. Leur péché, c'est à la fois leur littéralisme, la cause (l'aveuglement qui les rend littéralistes) et l'effet de ce littéralisme (le mal dont ils souffrent, leur tourment).

Ce sens d'«agacer» se retrouve dans le second texte de Gautier. Il y dépeint la peur du diable devant la Vierge dont le seul nom suffit à le terrifier. Dès qu'il l'entend prononcer :

De mautalent prent a defrire
Et venim sue plus d'un lot
Tot maintenant que nomer l'ot.
Ses aguz dens bien li aace
Et bien la keue estroit li lace
Qui son doz non souvent reclaimme. ¹⁶⁾

Ce que nous traduisons : «Il se met à frir de rage et sue plus d'un lot de venin aussitôt qu'il l'entend nommer. Celui qui invoque souvent son doux nom [le nom de Marie] lui agace bien ses dents acérées et le lie étroitement par la queue».

La troisième occurrence se trouve dans *De la misere d'omme et de fame et de la doutance qu'on doit avoir de morir*. Gautier invite ses lecteurs à penser au salut de leur âme. Quand le terme de la vie se rapproche, il n'est que temps de songer à se repentir, il est urgent de faire pénitence et de se confesser. Or il se trouve providentiellement que la vieillesse elle-même favorise ce retour sur soi et le détachement du monde, qu'elle est un rappel à l'ordre. Gautier reprend ici un argument des moralistes anciens et médiévaux en opposant jeunesse et vieillesse ⁹. Il le renouvelle par des métaphores qui opposent le «vaner» de la première qui n'est que vain gaspillage des dons de Dieu au «buleter» de la seconde qui est un tamisage beaucoup plus fin :

Se josnesce noz fist vaner
Nostre ferine et jeter puer,
Viellece, qui tout sait par cuer,
Moustrer nos doit par sa doctrine
C'on ne doit pas vaner farine,
Mais buleter ou saacier.
Viellece nous doit aacier
Les denz de maingier et de mordre
Quanqu'est contre Dieu et contre ordre.
S'au sicle amer nous amordonz
Et de ses dous morsiaus mordons,
Tost i penrons tele amorsure

Dont toz nous mordera mors sure.
 C'est morz d'enfer [...]
 Le siecle et sa douceur laissez
 [... ..]
 Laissez le siecle, trop est aigres :
 Le cors apaist et l'ame affame,
 Le cors norrist et tue l'ame
 Siecles ne pense fors dou cors. ¹⁸⁾

Il est évident que, dans la perspective des moralistes, la vieillesse ne doit ni ne peut nous inspirer le désir de dévorer ce qui est «contre Dieu». Bien au contraire ! Il n'est pas utile d'insister sur le mauvais état des dents des vieillards ; il suffit de rappeler, toujours dans la même perspective, que l'idée de la mort, dont la vieillesse nous fait sentir la proximité, nous apprend à nous déprendre des biens matériels, nous enseigne que leur apparente «douceur» (v. 1964 et 1971) s'avère «aigreur» (v. 1994) et que l'habitude d'y mordre ou «amorsure» y est mort aigre, «mors sure» (v. 1966), promesse de damnation. Ici encore le message moral et religieux passe par la métaphore gustative et nous proposons de traduire : «La vieillesse nous agacera les dents, si nous mordons et mangeons tout ce qui est contre Dieu et contre notre ordre».

La traduction erronée que Tobler et, à sa suite, Collet ont donnée de *aacier les dents* vient d'une interprétation trop rapide du *Garçon et l'Aveugle*. Le premier des personnages promet à son nouveau maître une vie de plaisirs et, en particulier, se vante de lui fournir une «bele garce». Loin de se réjouir, l'aveugle se fâche. C'est qu'il a déjà tout ce qu'il lui faut !

Tu me fais *aacier les dens*,
 Hanet ; de tel raison laidis.
 Je ne veull pas que tu me dis
 D'avoir garce, que bele l'ai. ¹⁹⁾

Mario Roques traduit à bon droit «agacer les dents» et Jean Dufournet transpose non moins justement : «Tu me fais grincer des dents, mon Jeannot» ²⁰⁾. *Aacier les dens*, c'est infliger un mal, non donner du plaisir. *Avoir les dents aaciees*, c'est

souffrir, non jouer.

Notes

- ¹⁾ O. Collet, *Glossaire et Index critiques des œuvres d'attribution certaine de Gautier de Coinci*, Genève, Droz, 2000, p.3. Il est indispensable de lire le compte rendu de Takeshi Matsumura, *Revue de Linguistique romane*, 65, 2001, p. 604-612.
- ²⁾ Le FEW, t. 24 p. 129b n'a pas méconnu la locution. On y lit s. v. * *adaciare* «schärfen» : 1. Afr. Mfr. [...] *acacier* v. a. agacer (les dents) XIII^e-XIV^e s. Bible Louvain 1550, Jer 31 e ; *aachier* [avec renvois à Aldebrandin de Sienna et au *Garçon et l'Aveugle*].
- ³⁾ La traduction de Tobler a été critiquée dans A. Långfors, *Miracles de Gautier de Coinci. Extraits du manuscrit de l'Hermitage*, Helsinki, 1937, p. 332, s. v. *aacier* : l'éditeur rappelle la traduction de Tobler et ajoute : «C'est le contraire qu'il faut comprendre». Il propose : «Rendre les dents telles qu'on n'a pas envie de mordre». Cette proposition est reprise par E. Vilamo-Pentti, *De sainte Leocade*, Helsinki, 1950, qui traduit : *Pechiez leur aace les denz*, «Le péché leur rend les dents telles qu'ils n'ont pas envie de mordre». Rendant compte de cette dernière édition, Félix Lecoy écrit — enfin ! : « L'explication est embarrassée ; nous disons encore couramment "agacer les dents" », *Romania*, 72, 1951, p. 402.
- ⁴⁾ Gautier de Coinci, *Les Miracles de Nostre Dame*, éd. V. Fr. Koenig, Genève, Droz, t. 2, 1962, p. 13 (v. 213-224).
- ⁵⁾ Gautier n'est ni le seul ni le premier à avoir repris en français les oppositions caractéristiques de l'exégèse : «... come l'or est quis en terre, / E come le noël de noiz / Ki a manger est bon e doiz, / U de la chastaine herdue / Ki d'une schale est sorvestue, / Tot ensemment de couverture / Fut reposte ceste escripture. / Enquerre i deit l'um ensemment / Le devin sens plus haltement» (Sanson de Nanteuil, *Les Proverbes de Salemon*, éd. C. Claire Isoz, Londres, t. 1, 1988, p. 5-6 v. 183-190).
- ⁶⁾ J. Longère, *Œuvres oratoires de maîtres parisiens au XI^e siècle. Étude historique et doctrinale*, Paris, 1975, t. 1, p. 46.
- ⁷⁾ *Ibid.*, t. 2, p. 315 n. 23 et p. 316 n. 24. «Or le sens extérieur de la lettre superficielle en a égaré beaucoup, entre autres les juifs et les hérétiques» et «Voyons quel grand mystère est contenu dans les mots précédents afin que, une fois son argent nettoyé de sa rouille, un vase très pur en sorte et que, laissant l'écorce de la lettre au juif attaché à la lettre, nous vous nourrissons du noyau de l'intelligence spirituelle» (nous traduisons).
- ⁸⁾ G. Dahan, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XII^e-XIV^e s.*, Paris, Le Cerf, 1999, p. 361 et p. 362. «Ils prennent toujours au sens littéral tout texte de l'Ancien Testament où ils peuvent trouver un sens littéral [...] Mais l'allégorie, jamais ils ne l'acceptent, à moins qu'ils n'aient pas d'autre issue» et «En effet la lettre tue : les juifs qui s'en tiennent à la lettre meurent».
- ⁹⁾ *Adversus Iudaeorum inveteratam duritiem*, éd. Yvonne Friedman, Turnhout, Brepols, 1985, p. 99 (IV, l. 1129-1132). «Tu suis, toi, parfois chez elles [les Écritures] la lettre qui tue ; je suis, moi, toujours chez elles l'esprit qui vivifie. Tu ronges, toi, l'écorce ; je mange, moi, la moelle».
- ¹⁰⁾ Saint Bernard fait lui aussi allusion aux juifs littéralistes (*litteratoribus Iudaeis*) dans sa lettre 106 (*S. Bernardi opera*, éd. J. Leclercq et H. Rochais, t. vii/1, Rome, 1974, p. 266).
- ¹¹⁾ H. de Lubac, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, Paris, 1959-64 (t. 1, p. 327). Faut-il rappeler aussi parmi tant de travaux ceux de Jean Pépin et, plus récemment, de Gilbert Dahan ?
- ¹²⁾ Philippe de Thon, *Le Bestiaire*, éd. E. Walberg, Lund-Paris, 1900, v. 951-2 et 955-8.
- ¹³⁾ Sanson de Nanteuil, éd. cit., t. 1, p. 35, v. 1145-1164.
- ¹⁴⁾ *Le Bestiaire*, éd. R. Reinsch, Leipzig, 1892, v. 951-956. Guillaume ne fait qu'adapter un passage

d'un *De bestiis et aliis rebus*. Attribué à tort à Hugues de Saint-Victor, ce texte n'est pas davantage de Hugues de Fouilloy (P.L., t. 177, c. 75D-76A).

- ¹⁵⁾ Philippe de Mézières, *Le Songe du vieil pèlerin*, éd. G. W. Coopland, Cambridge, 1969, t. 2, p. 173 (livre 3, ch. 212).
- ¹⁶⁾ Gautier de Coinci, éd. cit., t. 3, 1966, p. 208 (v. 110-115).
- ¹⁷⁾ Par ex. : Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. F. Lecoy, Paris, t. 1, 1965, p. 136-139 (v. 4400-4514).
- ¹⁸⁾ Gautier de Coinci, éd. cit., t. 4, 1970, p. 516 (v. 1954-1967, 1971, 1994-1997).
- ¹⁹⁾ *Le Garçon et l'Aveugle*², éd. M. Roques, Paris, 1921 (v.133-136).
- ²⁰⁾ *Le Garçon et l'Aveugle*, trad. J. Dufournet, Paris, 1982, p. 100.